

MARCUS
MANILIUS



LES ASTRONOMIQUES

OU LA SCIENCE SACRÉE DU CIEL

illustré d'une suite complète des gravures du Livre
des fables astronomiques de C. Julius Hyginus,
selon l'édition de 1578

Traduction d'Alexandre Pingré

Table des matières

LIVRE PREMIER

LIVRE SECOND

LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

Le signe du Bélier

Le signe du Taureau

Le signe des Gémeaux

Le signe de l'Écrevisse

Le signe du Lion

Le signe de la Vierge

Le signe de la Balance

Le signe du Scorpion

Le signe du Sagittaire

Le signe du Capricorne

Le signe du Verseau

Le signe des Poissons

LIVRE CINQUIÈME

LIVRE PREMIER

J'entreprends dans mes chants de faire descendre du ciel des connaissances véritablement divines, et les astres mêmes, ces confidents des oracles du destin, dont le pouvoir, dirigé par une sagesse suprême, produit tant de vicissitudes dans le cours de la vie humaine. Je serai le premier des Romains, qui fera entendre sur l'Hélicon ces nouveaux concerts, et qui déposera au pied de ses arbres, dont la cime toujours verte est sans cesse doucement agitée, des dons qui leur sont analogues, et qu'on ne leur a pas encore offerts. C'est vous, César ¹, vous, prince et père de la patrie, vous qui par des lois respectables régissez l'univers soumis, vous, vrai dieu, qui méritez une place dans le ciel où votre illustre père ² a été admis ; c'est vous qui m'inspirez ; c'est vous qui me donnez la force qui m'est nécessaire pour chanter des objets aussi relevés.

La nature, devenue plus favorable aux vœux de ceux qui cherchent à l'appro-fondir, semble s'offrir d'elle-même, et ne désirer rien tant que de manifester dans des chants mélodieux les richesses qu'elle renferme : ce n'est qu'en temps de paix qu'on peut se livrer à ce travail. Il est doux de s'élever au plus haut de l'espace, de passer ses jours à en parcourir les routes immenses, de connaître les signes célestes, et les mouvements des étoiles errantes ³ opposés à celui de l'univers. Mais c'est peu que de s'en tenir à ces premières connaissances. Il faut s'efforcer de pénétrer ce que le ciel a de plus secret ; il faut développer le pouvoir que ses signes exercent sur la production et la conservation de tout ce qui respire ; il faut détailler ces objets dans des vers qui soient dictés par Apollon. Le feu sacré s'allume pour moi sur deux autels : je dois mon encens à deux temples différents, parce que deux difficultés m'effraient, celle du vers, et celle du sujet. Je m'astreins à une mesure soumise à des lois sévères et l'univers, faisant retentir

autour de moi le bruit imposant des parties qui le composent, m'offre des objets qu'il serait à peine possible de décrire dans un langage affranchi des entraves de la poésie.

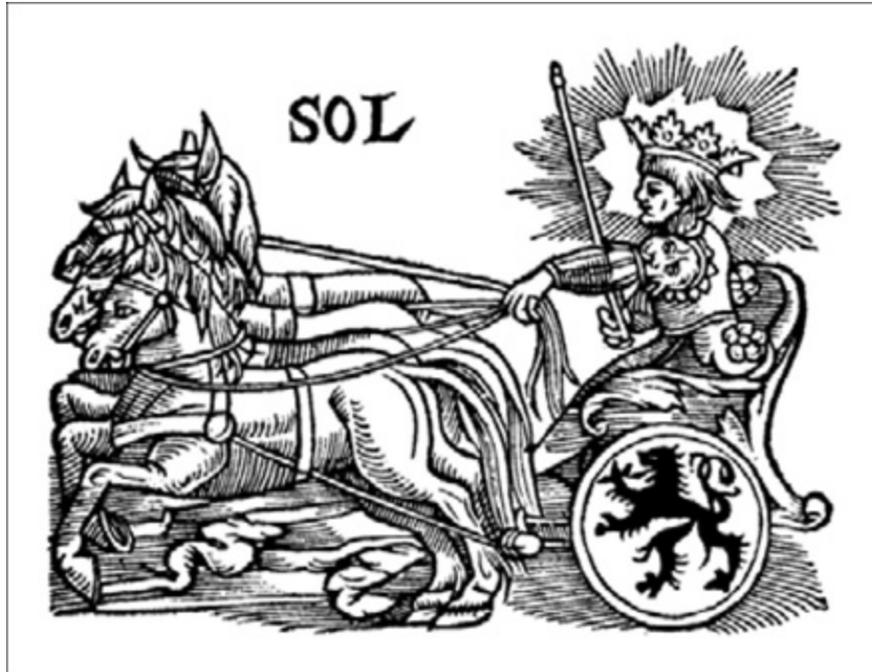
Quel est l'homme qui pénétra le premier les mystères du ciel, par la faveur des Dieux ? S'ils s'y fussent opposés, qui aurait osé dérober, pour ainsi dire, les secrets de cette puissance souveraine qui règle l'univers ? Par quels efforts un audacieux mortel serait-il parvenu à paraître égal aux Dieux, malgré les Dieux eux-mêmes ; à s'ouvrir les routes sublimes du ciel ; à suivre jusque sous l'horizon, et dans tous les retours de l'espace, les astres toujours fidèles à produire les effets qui leur sont commandés ; à connaître les noms, le cours, l'action des constellations célestes ?



Mercurus

C'est à vous, ô Mercure, que nous sommes redevables de cette science divine : c'est vous qui avez découvert à l'homme les mystères du ciel et des astres, pour agrandir les idées qu'il se serait formées de l'univers ; pour qu'il en respectât non seulement les apparences extérieures, mais

bien plus encore le pouvoir énergétique de tous les objets qu'il renferme ; pour qu'il pût enfin connaître Dieu dans toute l'étendue de son immensité. Et la nature elle-même a encouragé les hommes à lever le voile qui la couvrait. Elle daigna d'abord se faire connaître aux rois, à ces âmes dont la puissance semble approcher de la majesté divine, qui dans les contrées de l'orient ont policé les nations sauvages, dont les terres sont partagées par l'Euphrate, ou inondées par le Nil, c'est là que le monde renaît, et recommence à voler au-dessus des peuples noircis par son ardeur. Après les rois, les prêtres, choisis pour offrir en tout temps des sacrifices dans les temples et pour présenter aux Dieux les hommages du peuple, se concilièrent leur faveur par ce saint office : la divinité, présente en eux, embrasa leur âme généreuse ; elle crut devoir se communiquer à ses ministres et leur manifester son essence. Ils furent les premiers germes d'une découverte nouvelle. Et pour ne me point arrêter sur des objets généralement connus, on parvint à entendre le langage des oiseaux, à lire l'avenir dans les entrailles des victimes, à faire périr les serpents par des enchantements, à évoquer les ombres, à ébranler l'Achéron jusque dans ses plus profonds abîmes, à changer le jour en nuit et la nuit en jour : l'industrie de l'homme, toujours susceptible de nouveaux progrès, tenta tout, vint à bout de tout, et ne mit un terme à ses recherches, qu'après avoir pénétré jusqu'au ciel, après avoir surpris la nature dans ses plus profondes retraites, après avoir compris tout ce qui est.



Le soleil

On sut alors pourquoi les nuages, en se heurtant, produisent un bruit si effrayant ; pourquoi la neige de l'hiver a moins de consistance que la grêle de l'été ; on connut la cause des volcans, des tremblements de terre, de la formation de la pluie, de l'impétuosité des vents ; et l'esprit éclairé cessa d'admirer ces effets naturels comme des prodiges ; arrachant à Jupiter sa foudre et le droit de tonner, il attribua le bruit du tonnerre aux vents, et le feu de l'éclair aux nuages. Après avoir ainsi assigné les effets à leurs véritables causes, l'homme s'appliqua à étudier l'univers au centre duquel il était placé ; il se proposa de connaître tout ce que renferme l'étendue du ciel ; il décrivit la forme des signes célestes ; il les désigna par des noms convenables ; il détermina les lois qui réglaient leurs divers mouvements ; il découvrit que tous les événements de la vie étaient subordonnés à la puissance et à l'état actuel de l'univers, que nos destinées étaient sujettes à des variations relatives aux diverses dispositions des corps célestes.

Tel est l'objet que je me propose de développer, objet que personne avant moi n'a consacré par ses chants. Puisse la Fortune favoriser cette grande entreprise ! Puisse mes jours n'être terminés que par une longue et heureuse vieillesse, qui me laisse le temps de traiter à fond ce sujet immense et d'entrer dans un détail également intéressant des parties, tant grandes que petites, qui en sont dépendantes !

Puisque mes chants embrassent toute la profondeur du ciel et que je me propose d'amener sur la terre la connaissance des décrets du destin, mon premier soin doit être de tracer le tableau de la nature et la disposition générale de tout ce qui compose l'univers.

Que le monde ne reconnaisse aucun principe de son existence ; qu'il ne la doive qu'à soi-même ; qu'il n'ait jamais eu de commencement, qu'il ne puisse jamais avoir de fin ⁴. Que le chaos l'ait engendré par la distinction des éléments primitivement entremêlés sans aucun ordre ; et que les ténèbres, après avoir produit un monde éclatant de lumière, aient été contraintes de se retirer au plus profond de l'abîme ⁵. Que le monde ait été produit par le feu ; que les astres, ces yeux de la nature, doivent leur existence à une vive flamme répandue dans tous les corps, et formant dans le ciel le terrible tonnerre ⁶. Que l'eau soit le principe universel, sans elle la matière toujours engourdie reste sans action ; et qu'elle ait engendré le feu, par lequel elle est elle-même anéantie ⁷. Ou qu'enfin la terre, le feu, l'air et l'eau existent par eux-mêmes ; que ces quatre éléments soient les membres de la divinité ; qu'ils aient formé l'univers, et que créateurs de tout ce qui est, ils ne permettent de reconnaître aucun être qui leur soit antérieur : qu'ils aient tout disposé, de manière que le froid se combine avec le chaud, le sec avec l'humide, les solides avec les fluides ; que toujours en guerre, et toujours agissant de concert, ils se soient trouvés par cela même

intimement réunis, capables d'engendrer, assez puissants pour produire tout ce qui subsiste ⁸, ces diverses opinions seront toujours débattues et l'on doutera toujours de l'origine du monde : la cause de son existence nous est cachée ; elle est au-dessus de la portée de l'intelligence des hommes et des dieux ⁹.

Mais quelle que soit son origine, on convient au moins de la disposition de ses parties : toutes sont placées dans un ordre invariable. Le feu, plus subtil, se porta vers la région la plus élevée ; établi dans le ciel étoilé, il y forma comme une barrière de flamme, qui sert de rempart à la nature. L'air léger occupa la région qui suivait immédiatement ; il s'étendit dans le vide de l'espace ; placé au-dessous des astres, il fournit au feu l'aliment nécessaire. La troisième place fut occupée par l'eau ; ses flots toujours agités ont formé les immenses plaines des mers : ce fluide, exalté en vapeurs atténuées, devient le germe de l'air auquel il sert de nourriture. La terre, par son poids, s'arrondit et se trouva fixée au-dessous des autres éléments ; elle n'était d'abord qu'une masse de vase, mêlée de sable mouvant, que le fluide abandonnait pour se porter à une région plus élevée. Plus ce fluide se raréfiait et se dissipait dans les airs, plus la terre desséchée resserrait les eaux, et les forçait de se restreindre à couler dans les vallées.

Les montagnes sortirent du fond de la mer, la terre naquit du sein des flots, environnée cependant de tout côté par le vaste océan. Elle est immobile, parce que l'univers s'écarte d'elle en tout sens avec une égale force : elle est tellement tombée de toute part, qu'elle ne peut plus tomber d'aucune : elle est le centre et en même temps le lieu le plus bas de tout l'univers ¹⁰.

Les corps qui la composent, également pressés de tous les côtés, se soutiennent réciproquement, et ne lui permettent pas de se déplacer. Si un juste équilibre ne retenait pas la terre au centre du monde, le soleil, suivi de

tous les astres du ciel, ne dirigerait pas si constamment sa course à l'occident, pour reparaître ensuite à l'orient, la lune ne roulerait pas son char dans l'espace qui est sous notre horizon ; l'étoile du jour ¹¹ ne brillerait pas le matin, après avoir répandu son éclat du côté de l'occident, sous le nom d'étoile du soir. Or, si la terre n'est pas reléguée au plus bas de l'espace absolument considéré, mais si elle en occupe exactement le milieu, tous les chemins sont libres autour d'elle ; toutes les parties du ciel peuvent descendre sous l'horizon à l'occident, et se relever à l'orient.

Car enfin, l'on ne me persuadera jamais que le lever des astres soit l'effet d'un pur hasard, ou que le ciel soit si souvent reproduit de nouveau, et que le soleil périsse et renaisse tous les jours, surtout lorsque je considère que la disposition des signes célestes est la même depuis tant de siècles ; que le même soleil parcourt les mêmes parties du ciel ; que la lune varie ses phases et ses retours dans un ordre constant ; que la nature ne s'en tient point à des essais incertains, mais qu'elle suit inviolablement les lois qu'elle s'est imposées elle-même ; que le jour, accompagné d'une clarté toujours constante, et parcourant la circonférence de la terre, fait compter successivement à toutes les nations les mêmes heures ; qu'un nouvel orient s'offrant sans cesse à la vue de ceux qui s'avancent vers l'orient, et un occident nouveau se présentant toujours à ceux qui voyagent vers l'occident, semblent embrasser, ainsi que le soleil, la circonférence entière du ciel.



La Lune

Au reste, il ne faut pas s'étonner si la terre demeure ainsi suspendue ; le ciel ne l'est-il pas aussi lui-même ? Il n'a autour de lui aucun appui ; son mouvement, la rapidité de sa course en est une preuve convaincante. Le soleil, suspendu pareillement, promène çà et là son char agile, en se contenant dans les bornes de la route qui lui est prescrite. La lune et les étoiles volent dans l'espace : la terre, se modelant sur les lois célestes, y reste également suspendue. La terre se trouve donc placée au centre de la région éthérée, à une distance égale des parties extrêmes qui la déterminent. Sa surface ne s'étend point en une plaine immense, elle est sphérique, elle s'élève et s'abaisse également de toutes parts.

Telle est aussi la figure de l'univers. Le ciel, par son mouvement de rotation, imprime cette même forme à tous les astres. Nous voyons que le corps du soleil est rond ; il en est de même de celui de la lune ; elle reçoit sur une surface convexe les rayons du soleil ; et ces rayons, devenant de plus en plus obliques, ne peuvent éclairer la totalité de son

globe. Telle est donc la figure invariable des astres, elle est une vive image de la divinité ; on ne peut y distinguer ni commencement ni fin ; elle se ressemble dans toute son étendue, partout elle est la même. C'est par une suite de la sphéricité de la terre, qu'on ne voit pas partout les mêmes constellations. Vous cherchiez en vain Canopus ¹² dans le ciel, jusqu'à ce qu'après avoir traversé la mer, vous soyez parvenu sur les rives du Nil. Mais les peuples qui voient cette étoile au-dessus de leur tête, ne peuvent découvrir la Grande Ourse ; la convexité de la terre y met obstacle, et leur dérobe la vue de cette partie du ciel.

Je vous appelle vous-même à témoin, astre de la nuit, de la sphéricité de notre globe. Lorsqu'au milieu de la nuit, vous vous trouvez plongée dans d'épaisses ténèbres, l'ombre qui vous couvre n'épouvante pas tous les peuples à la même heure : les peuples orientaux sont les premiers à s'apercevoir que vous ne renvoyez plus de lumière ; cette perte devient ensuite sensible à ceux qui vous observent au milieu de la nuit et l'obscurité de votre char s'étend enfin aux nations qui peuplent l'occident : elles sont les dernières qui croient vous rendre votre éclat par le son bruyant des instruments ¹³.

Si la surface de la terre était plane, il suffirait que vous fussiez sur l'horizon, votre éclipse inquiéterait à la même heure toutes les nations. Mais la terre étant de figure sphérique, la Déesse de Délos éclaire d'abord un peuple, et successivement un autre ; elle se lève et se couche au même instant, circulant autour de la surface convexe de la terre ; si elle monte relativement à un point de cette surface, elle descend respectivement à un autre ; et commençant à dominer sur une partie, elle cesse de dominer sur la partie voisine. La surface de la terre est habitée par diverses nations, par différentes espèces d'animaux et l'air par des oiseaux. Une partie s'élève vers les deux ourses ; une autre, également habitable, s'étend

vers les climats méridionaux ; celle-ci est sous nos pieds, elle nous croit sous les siens : c'est un effet de la pente insensible du globe, dont chaque point est dans un sens plus élevé, dans un autre plus abaissé que celui qui le précède. Lorsque le soleil, parvenu à notre occident, commence à éclairer l'horizon de ces peuples, le jour renaissant pour eux les arrache au sommeil, et les rappelle à la nécessité du travail : la nuit commence pour nous et nous nous livrons aux douceurs du repos. Le vaste océan sépare ces deux parties de la terre, et leur sert de commune enceinte ¹⁴.

Ce bel ouvrage, embrassant le corps entier de l'univers, et tous les membres de la nature produits par les diverses combinaisons de l'air et du feu, de la terre et de l'eau, est dirigé par une âme céleste : la divinité l'entretient par une influence secrète, gouverne les ressorts cachés, en réunit toutes les parties par différentes sortes de rapports, de manière qu'elles se soutiennent réciproquement, qu'elles se communiquent mutuellement leur énergie, et que le tout reste fermement uni, malgré la variété des membres qui le composent.

Je vais vous détailler maintenant dans un ordre méthodique les constellations qui dardent leurs feux étincelants de toutes les parties du ciel ; et je commencerai par celles qui, de leur cercle oblique, ceignent le milieu de l'univers ¹⁵ ; elles jouissent tour à tour de la présence du soleil et de celle des autres étoiles errantes qui, par leur mouvement propre, semblent lutter contre celui du monde entier ¹⁶. Par un ciel serein, il est facile de les distinguer ; c'est par elles qu'on peut pénétrer les décrets du destin : il est naturel de commencer par la partie la plus énergique de l'univers.

Le Bélier, premier des signes célestes, remarquable par l'or de sa toison, regarde avec admiration le Taureau qui tient une marche différente de celle des autres signes et

qui, tête baissée, semble appeler les Gémeaux, qui sont suivis de l'Écrevisse, après laquelle vient le Lion, puis la Vierge. La Balance, après avoir égalé les durées du jour et de la nuit, se fait suivre du Scorpion, qu'on distingue à son feu étincelant. Le Sagittaire, composé d'homme et de cheval, tend son arc ; il est prêt à décocher la flèche qu'il dirige sur la queue du Scorpion. On voit ensuite le Capricorne réduit à un assez petit espace. Après lui le Verseau vide son urne inclinée, et les Poissons reçoivent avec avidité l'eau qui en découle ; c'est leur élément naturel ; suivis du Bélier, ils sont les derniers des signes célestes. Tels sont les signes qui divisent le ciel en autant de parties égales ; ce sont autant de tableaux étincelants qui en forment comme le lambris. Rien n'est au-dessus d'eux ; ils occupent le faîte de l'univers, ils servent d'enceinte à ce palais commun de la nature, qui renferme en son centre la terre et l'océan. Tous éprouvent avec le plus admirable concert les vicissitudes constantes du lever et du coucher, passant successivement des lieux où le ciel se plonge sous l'horizon à ceux où il semble renaître.



Les Ourses et le Dragon

Vers le lieu où le ciel s'élève jusqu'aux Ourses, jusqu'à ces deux brillantes constellations, qui du sommet de l'univers voient tous les astres au-dessous d'elles, et qui ne se couchent jamais, qui du plus haut du ciel, où elles sont en des situations différentes, font circuler autour d'elles le monde et ses constellations, un axe dénué d'épaisseur prend naissance au centre des frimas, et balance l'univers, dont il peut être regardé comme le pivot. Tout le globe céleste roule autour de lui, tout y est dans un mouvement perpétuel, lui seul immobile traverse diamétralement l'espace et la terre même, et va se terminer près des Ourses australes ¹⁷. Cet axe n'a aucune consistance ; ce n'est pas son poids qui le rend capable de porter la charge de toute la machine céleste. Mais toute la substance éthérée étant toujours agitée d'un mouvement circulaire, et toutes ses parties conservant nécessairement ce mouvement primitivement imprimé, la ligne qui est au centre de cette espèce de tourbillon, autour de laquelle tout éprouve une

rotation continuelle, si dépourvue de toute épaisseur, qu'on ne peut la regarder comme tournant autour d'elle-même, incapable de s'incliner, d'éprouver aucun mouvement de rotation, cette ligne, dis-je, a été nommée axe, parce que, immobile elle-même, elle voit tout l'univers circuler autour d'elle.

A l'une de ses extrémités, sont deux constellations très connues des infortunés navigateurs ; elles sont leurs guides, lorsque l'appât du gain les porte à affronter les périls de la mer. Hélice ¹⁸ est la plus grande, et décrit un plus grand cercle ; elle est remarquable par sept étoiles, qui disputent entre elles d'éclat et de beauté ; c'est sur elle que les Grecs se règlent dans leurs navigations. Cynosure ¹⁹ plus petite, roule dans un espace plus resserré ; elle a moins d'étendue, moins d'éclat, mais plus d'utilité, si l'on consulte les Tyriens ; les Carthaginois ne croient pouvoir choisir un meilleur guide, lorsque sur mer ils ont dessein d'aborder à une côte qui ne paraît pas encore. Ces deux Ourses ne sont point placées de front, chacune tourne sa queue vers le museau de l'autre, de sorte qu'elles paraissent réciproquement se suivre. Entre elles est un Dragon qui les environne, les sépare l'une de l'autre, et les renferme dans l'enceinte de ses brillantes étoiles, de manière qu'elles ne peuvent se joindre, ni quitter la place qui leur est assignée.

Entre le Dragon et le milieu du ciel, où sept astres précipitant leur course, parcourent les douze signes qui semblent s'opposer à leur marche, on remarque plusieurs constellations, dont les forces, dues à des causes opposées, sont nécessairement mélangées : voisines du pôle d'une part, de l'autre, des feux du ciel, elles en reçoivent des influences, qui se combattent entre elles, modèrent réciproquement leur activité : il arrive de là que ces constellations rendent fertiles les terres au-dessus desquelles elles dominant. On voit d'abord près des Ourses brillantes et de l'Aquilon glacé la constellation toujours

agenouillée ²⁰ ; elle sait sans doute pourquoi elle est en cette posture. Derrière elle est Arctophylax ²¹ dit aussi le Bouvier, parce qu'il est dans l'attitude d'un homme qui pique des bœufs attelés : il transporte avec lui l'étoile Arcturus ²² placée sur sa poitrine. D'un autre côté paraît le cercle lumineux formé par la Couronne : son éclat n'est point partout le même ; l'étoile placée dans sa partie la plus élevée surpasse les autres en grandeur ; elle efface par son feu étincelant leur tendre blancheur ; c'est un monument consacré à Ariane, abandonnée de son amant. La Lyre, les bras étendus ²³, figure aussi parmi les constellations célestes : c'est l'instrument avec lequel Orphée charmait autrefois tout ce qu'il atteignait de ses chants ; il s'ouvrit une route jusqu'aux Enfers mêmes, et par la douceur de ses sons il en fit révoquer les décrets immuables : de là les honneurs du ciel accordés à sa Lyre ; elle y exerce un égal pouvoir ; elle attirait autrefois les forêts et les rochers ; elle entraîne maintenant les astres, et se fait suivre par le globe immense de l'univers. La constellation nommée par les Grecs Ophiuchos ²⁴ serre le Serpent par le milieu du corps, et semble mettre toute son attention à le retenir fermement, à développer les nœuds de son corps, à en étendre les replis : le Serpent tourne cependant vers lui son cou flexible, glisse sous ses mains, et rend ses efforts inutiles.



Le Cygne

Près de là est le Cygne ; c'est Jupiter même qui l'a placé au ciel, en retour de la forme de cet oiseau, qu'il avait empruntée, pour séduire l'objet de son amour : descendu du ciel, il prit l'extérieur d'un cygne plus blanc que la neige, et prêta son dos couvert de plumes à l'imprudente Léda. Le Cygne étend encore, comme pour voler, ses ailes parsemées d'étoiles. On voit briller ensuite cette constellation, qui a la forme et la promptitude de la flèche. Après elle, l'oiseau du grand Jupiter ²⁵ tend à s'élever au plus haut du ciel : on dirait qu'il porte la foudre en des lieux qu'il fréquente habituellement ; oiseau digne de Jupiter et du ciel, auquel il fournit des armes redoutables.

Il est suivi du Dauphin, sorti du sein des mers pour prendre place entre les astres ; ornement de l'océan et du ciel, il s'est immortalisé dans l'un et l'autre élément. Le cheval ²⁶ remarquable par la belle étoile de sa poitrine, précipite sa course pour atteindre le Dauphin : son train de derrière est comme absorbé dans Andromède. A une

distance assez considérable de Pégase, on voit une constellation que sa figure a fait nommer *deltoton* ²⁷ ; deux de ses côtés sont égaux, le troisième a moins d'étendue. Près de là sont Céphée, puis Cassiopée dans une attitude convenable à la punition qu'elle s'est attirée ; enfin, Andromède abandonnée est épouvantée à l'aspect de la gueule effrayante du monstre ²⁸ qui se dispose à la dévorer. Cassiopée pleure sur la triste destinée de sa fille, exposée, garrottée sur le rocher, prête à périr, si Persée, conservant dans le ciel son ancien amour, ne venait pas à son secours, et ne déployait pas la tête formidable de la Gorgone ²⁹, dépouille honorable pour lui, mortelle pour quiconque a le malheur de la voir. On rencontre bientôt le Cocher ³⁰ dont les pieds touchent presque le Taureau : son art lui mérita le ciel et le nom sous lequel il est connu. Jupiter l'ayant vu voler le premier sur un char attelé de quatre chevaux, le transporta parmi les astres. Avec lui paraissent les Chevreux dont les feux rendent la navigation dangereuse, et la Chèvre célèbre par l'honneur qu'elle a eu de nourrir le roi de l'univers : ce fut en quittant son sein que ce dieu devint maître de l'Olympe ; le lait qu'il y avait puisé lui donna la force de lancer la foudre et de faire gronder le tonnerre. Jupiter, reconnaissant, donna rang à la Chèvre entre les astres éternels ; une place dans le ciel fut un juste retour de la conquête de l'empire du ciel. Les Pléiades et les Hyades ³¹ font partie du fier Taureau ; elles déclinent vers le pôle boréal. Telles sont les constellations septentrionales.



Le Bouvier ou Arctophylax

Passons à celles que l'on observe au-delà du cours du soleil, qui roulent audessus des parties de la terre brûlées par ses feux, ou qui sont comprises entre le signe glacé du Capricorne et le pôle inférieur du monde. Sous ces constellations est une autre partie de la terre, où nous ne pouvons pénétrer : les peuples qui l'habitent nous sont inconnus, nous n'avons aucun commerce avec eux. Ils jouissent du même soleil qui nous éclaire, leurs ombres sont opposées aux nôtres, la disposition du ciel paraît renversée à leur égard, les astres se couchent à leur gauche, se lèvent à leur droite. Ils voient un ciel aussi étendu et non moins éclairé que le nôtre ; il ne se lève pas pour eux moins d'étoiles que pour nous. Tout, en un mot, est égal de part et d'autre : nous ne l'emportons sur eux, que parce que nous avons le bonheur de posséder un astre tel qu'Auguste ; il est César sur terre, il sera un jour un des principaux dieux du ciel.

On voit, au voisinage des Gémeaux, Orion ³² étendant ses bras dans une grande partie du ciel : sa marche hardie franchit pareillement un vaste espace. Ses brillantes épaules sont marquées de deux belles étoiles ; trois autres obliquement rangées soutiennent son épée. Sa tête se perd dans le plus haut du ciel : trois étoiles la caractérisent ; on les voit à peine, non qu'elles aient moins d'éclat, mais plus élevées, elles sont à une trop grande distance. Dans leur course rapide, les astres du ciel regardent Orion comme leur chef. La Canicule ³³ le suit, fournissant sa carrière avec une promptitude extrême ; il n'est point de constellation dont la terre doive plus redouter la première apparition. Ceux qui observent son lever ³⁴ de dessus la cime élevée du mont Taurus, en concluent l'abondance ou la disette des fruits de la terre, la température des saisons, les maladies qui régneront, les alliances qui se concluront. Elle est l'arbitre de la guerre et de la paix ; variant dans les circonstances de sa première apparition, elle produit des effets relatifs aux aspects qu'elle a pour lors, et nous gouverne par son seul regard. Qu'elle ait ce pouvoir, nous en avons pour garants sa couleur, sa vivacité, l'éclat de ses feux : presque égale au soleil, elle n'en diffère qu'en ce qu'étant beaucoup plus éloignée, elle ne nous lance que des rayons azurés, dont la chaleur est fort affaiblie. Tous les autres astres plient devant elle ; de tous ceux qui se plongent dans l'océan et qui en sortent de nouveau pour éclairer le monde, il n'en est aucun dont l'éclat soit comparable au sien. A la Canicule succèdent Procyon, le Lièvre léger à la course, et le célèbre navire Argo, qui de la mer, dont il a le premier affronté les périls, a été transporté au ciel, dont il s'était rendu digne par les dangers éminents qu'il avait courus : conservateur des dieux, il est devenu dieu lui-même. L'Hydre est près de lui ; ses étoiles brillantes paraissent comme autant d'écailles qui la couvrent. On voit au même lieu l'oiseau consacré à Phébus ³⁵, la coupe agréable à Bacchus, et

ensuite le Centaure à double forme ; homme en partie, il a depuis la poitrine jusqu'en bas les membres d'un cheval. Après le Centaure est le temple du monde ³⁶ : on y voit briller un Autel consacré par l'hommage des dieux, obligés de repousser ces énormes géants armés contre eux, engendrés des crevasses de leur mère, aussi remarquables par la diversité des traits de leur visage que par la monstruosité de leurs corps.



L'Autel

La terre en fureur les souleva contre le ciel ; les dieux alors se crurent abandonnés par les dieux supérieurs : Jupiter balançait lui-même, dans la crainte de ne pas pouvoir ce qu'il pouvait réellement. Il voyait la terre révoltée, la nature bouleversée de fond en comble, les montagnes entassées sur les montagnes, les astres reculant d'effroi à l'approche de ces masses énormes ³⁷. Il n'avait point encore éprouvé de pareils assauts : il ignorait qu'il pût être des puissances capables de contrebalancer la sienne. Il éleva l'Autel, et le décora des feux que nous y voyons briller